XI

Maintenant, que les romanciers qui [illegible] à l'assommoir, Nana, [illegible] la Débâcle, ce dernier [illegible] qui ouille l'héroïsme et [illegible] la patrie sans foi et sans [illegible], nous devons admettre qu'il est des époques sociales plus particulièrement mauvaises que [illegible] autres, des périodes qui n'ont rien d'éclatant aux yeux et de consolant pour l'esprit, des fins de siècle et des moments de liquidation de société qui doivent réjouir les sceptiques, les cyniques et les marchands de guenilles et de laideurs qui furent la gloire d'un siècle désormais vieilli, fini et qui meurt misérablement sans l'extrême-onction et le viatique de l'espérance dans l'éternité. La mort n'est pas toujours belle et grande, et quand les héritiers, penchés sur le mourant, sont sans foi ni respect et n'ont que l'anxiété et le désir des dépouilles, le spectacle est triste, dût le mort, dans le mensonge et dans l'hypocrisie de la dernière cérémonie, recevoir tous les honneurs de ce qui se nomme une pompeuse et glorieuse civilisation moderne.

Non, nous ne croyons pas qu'il faille s'agenouiller très dévotement, dans l'admiration et l'extase, devant une civilisation de plus d'éclat que de justice, de plus de richesses mal réparties que de biens sagement rétribués, où les classes trop imparfaitement rapprochées continuent la lutte de la haine et de l'héroïsme, ou l'inégalité dans le superflu des uns et dans la misère des autres semble être un éloignement ou un abandon du christianisme pourtant si divin, où le socialisme, cette évolution nécessaire de l'humanité dans la justice et le progrès, se croit obligé de devenir brutal, violent, destructeur, révolutionnaire et n'ayant plus d'autre solution que celle de l'anarchie et du chaos. Une telle civilisation, certes, avec ses conditions et ses mœurs, de beaucoup plus d'orgueil que de vertus, dont la magnifique expression morale est la grande et monstrueuse ville à plusieurs millions d'habitants, c'est-à-dire un formidable entassement de maisons, d'existences, de familles, d'êtres humains en qui s'agitent non sans souffrances toutes les passions, tous les intérêts et tous les besoins de la vie transformée en bataille de plus en plus acharnée et terrible, n'est pas assez vraie et assez juste, ayant du pain, la paix et l'honneur pour tous, pour qu'on l'admire sans réserve, que l'on glorifie ses merveilles et ses perfections et que le poète, ce laudateur des choses brillantes, lui consacre un poème épique de vingt ou vingt cinq mille alexandrins richement rimés.

Et nous dirons même, bien que l'illustre poète ait fait l'apothéose de Paris dans le grand mot Lumière, que toute grande ville moderne et hautement civilisée, quelle que soit sa langue ou sa race, de quelque religion qu'elle s'honore dans le progrès de nos temps et de nos machines, est plus ou moins une Babylone condamnée, une Jérusalem où il convient de fustiger les marchands du temple, une vieille Rome ivre de luxe et de servitude, une prostituée de tous les vices à qui toute honte est désormais inconnue et pour qui le feu du ciel lui-même ne peut plus être une purification, etc.

Car le bien n'existe pas.

Et pourtant ?

XII

Oui, pourtant !

Hier, à Paris, dans la ville que Victor Hugo a appelée la ville-lumière et dans laquelle bat un noble cœur français, dans la ville héroïque que la faim seule a pu faire capituler et pour qui le mot lâcheté n'existe pas, des femmes de haute naissance, d'aristocratique origine et des classes auxquelles la fortune fait un nom et un privilège, des princesses, des duchesses, des comtesses, des marquises, toutes vraiment nobles et vraiment belles, puis, que la noblesse véritable est bien plus dans le cœur, le sentiment et les œuvres que dans la vanité des titres et le hasard de la naissance, tenaient comme d'habitude, dans un devoir annuel, avec tout l'éclat d'une fête où il n'y avait que des sourires et des pensées généreuses, le Bazar de Charité de la richesse qui doit songer aux pauvres et de la noblesse qui oblige. Car cette charité, voyez-vous, dans l'imperfection de notre société où la misère afflige encore tant de malheureux, de déshérités et de pauvres femmes, est trop chrétienne pour ne pas être divine. Celui-là est béni, fût-il d'ailleurs pécheur et coupable, qui donne du pain à celui qui a faim et qui essuie les larmes de celui qui pleure. S'il y a un ciel, comme on le dit et comme nous devons le croire, et s'il est un chemin vers ce ciel d'espérance et de repos, ce chemin est la charité, la charité qui est un côté de l'amour et qui fera de l'Evangile un livre de vérité éternelle pour l'humanité.

Et qu'importe qu'à ces fêtes organisées par le cœur et où le cœur donne il y ait un peu de vanité humaine dans ceux qui font le bien, et l'émulation dans cette voie du bien, dans cette œuvre qui ne trouve ni un railleur ni même un indifférent, est-elle une preuve de la méchanceté et de la laideur de l'espèce humaine ? En tout cas, s'il faut mourir un jour ou l'autre, et si la mort est l'inévitable auquel personne n'échappe, ne vaut-il pas mieux mourir dans l'acte et l'affirmation du bien, dans le témoignage sacré du devoir auguste, en martyr peut-être dans l'holocauste d'un bûcher où les flammes sont une purification suprême, que de mourir dans la folie d'un bal, l'orgie d'un repas ou l'assouvissement d'une volupté matérielle et grossière ?

Nous n'avons pas à dire que Dieu a voulu que les nobles victimes du Bazar de Charité mourussent ainsi dans la sublimité d'un sacrifice et d'un drame dont le touchant et douloureux souvenir ne se perdra point, et les voies de Dieu sont souvent incompréhensible aux hommes et mystérieuses. Qui donc sait, croyant savoir ?

Mais nous pouvons et nous devons dire que lorsque les flammes dévoraient l'édifice et brûlaient les victimes affolées et cherchant le salut, il y a eu bien des actes de courage et d'héroïsme pour arracher à la mort et à l'incendie celles que le feu enveloppait dans son cercle impitoyable, que beaucoup ont été sauvées grâce à ce courage et à cet héroïsme, et que la plupart des sauveurs, gens qui ne marchandaient pas leur vie, ont été des hommes du peuple, du travail et de la classe qui n'est point considérée comme la première dans notre société encore peu démocratique et dans notre langue à vieux préjugés trop lents à disparaître.

Et quand la France a appris ce malheur, la France de toutes les classes, de tous les rangs, de toutes les conditions et de tous les cœurs a pleuré comme Rachel qui a perdu ses enfants.

Est-ce que cette France est lâche et mauvaise, et son peuple serait-il un misérable ?

Allons donc !

Et vous, romanciers, changez de genre.

J. GENTIL.

PENSEES.

On pardonne aisément aux personnes qu'on aime.

Il n'est meilleur ami ni parent que soi même.

Le malheur est parfois un conseiller perfide.

Il est bon de parler et meilleur de se taire.

Les moments sont trop chers pour les perdre en paroles.

Les sots et les fripons se partagent le monde.

Un pas hors du devoir peut nous mener bien loin.

La gloire ne peut être où la vertu n'est pas.

LA MORT DU JUIF-ERRANT

Alors le piéton s'arrêta les yeux tournés vers le ciel :

—Seigneur, Seigneur, aux déserts d'Isérémoth et d'Ailath, mes lèvres et ma gorge ont séché comme le bois de Teck, mes pieds ont saigné sur les grèves de Lybie et de Numidie, j'ai laissé de mon corps par lambeaux aux buissons Ibères et chaque jour apporte quelque nouvelle souffrance à mon immortelle vieillesse. Votre colère, grand Dieu, ne s'apaisera-t-elle pas ?

—Marche ! répondit le ciel.

Le vieillard reprit sa route. Il allait, il allait toujours droit devant lui ; après un peuple, un autre; Aquitains, Voconces, Vulgiens et Cavares, tous connaissaient sa longue barbe de fleuve et son front chauve plus crevassé que les troncs des arbres centenaires. Sans s'arrêter un instant, il traversait Avenio, Apta, Segustero et gagnant le pays des Caturiges, il comptait bientôt atteindre le territoire des Allobroges, quand devant lui la voie romaine disparut sous un déluge de cailloux roulés et il dut suivre le lit même de la rivière Durantin. A chaque pas le galet croulait sous ses pieds, tantôt il s'enfonçait dans le sable gris comme pour s'y ensevelir vivant, tantôt il se hissait sur les rocs aux arêtes vives dressés en plein courant, et de chaque côté, pendant que la vallée semblait se refermer derrière lui, en avant, si loin et si haut que ses yeux pussent voir, il apercevait des montages étagées dont les flèches aiguës s'allaient perdre dans les nuages.

Adieu les champs fertiles des colons, les oliviers, les lauriers et les pampres. Sur les collines rondes, de rares touffes de verdure disséminées comme les moutons d'un troupeau, des côtes toutes lisses, qu'on eût dites formées par des coulées de cire, et dont les ravins imitaient les plis gras d'une toge tombant des genoux; d'autres comme feutrées de gazon ; d'autres effritées de lamelles noires minces comme du papyrus ; et les ruisseaux déversaient en grondant des torrents de pierres dans la vallée. Çà et là sur un plateau, un morceau de terre cultivée, des pasteurs et quelques bêtes ; de loin en loin, des spécula, un castellum, un pagus perché très haut, enfin, sur un rocher plat dominant la rivière, il aperçut Ebrodunum.

Les casques et les boucliers des légionnaires brillaient au pied des remparts. Qui sait ? Peut-être était ce là le port si désiré, peut-être ces soldats étaient-ils apostés sur son passage pour exécuter les arrêts de la volonté divine ! Il voulut se détourner de la rive, gagner la porte et présenter sa poitrine aux lances des guerriers ; mais une voix lui cria :

— Juif, qui te permet de transgresser les ordres du Très Haut ? marche, droit devant toi !

Le vieillard reprit sa route. La besace sur l'épaule, Isaac silencieusement suivait les sinuosités de la rivière dont le lit se resserait tellement que, du fond de cette gorge, par moments, il voyait à peine une bande du ciel: puis au sortir du défilé il était tout surpris de se trouver dans des prairies verdoyantes où paissaient les troupeaux. Avec quels regards d'envie il contemplait les misérables cabanes des bergers et s'émerveillait de l'industrie des vétérans et des colons occupés à barrer la rivière de troncs d'arbres et de rochers, pour faire tourner les meules: que ne pouvait-il, lui aussi, se livrer à ces paisibles travaux des champs et s'endormir calme le soir sous l'abri d'une hutte ? Il respirait une telle sérénité dans cette région des Alpes, qu'il lui semblait revoir le sol bien-aimé de la terre de Chanaan dans sa paix mystique ; mais avec en plus ces montagnes, du haut desquelles les cascades tombaient en fumées blanches ; ces gorges profondes et mystérieuses comme le sanctuaire du Temple ; ces bois, à l'ombrage frais et sonore, plantés au bord des précipices et parfumant les sources de leurs essences. Oh ! cette eau, ce limpide cristal qui courait sous ses pieds, pouvoir y mouiller ses lèvres, s'en inonder le corps, y baigner ses membres harassés ! Isaac s'arrêta, mais aussitôt une voix gronda dans les sapins :

—Marche, Juif, marche !

Le vieillard reprit sa route. Les montagnes grandissaient encore, toujours ; de plus en plus leurs sommets décimés, aigus, rangés en ligne semblaient menacer le ciel comme les dents d'une formidable mâchoire ; courbé sur son bâton, malgré glissades et faux pas, il avançait. Ainsi il arriva en un point des domaines du roi Cottius, nommé Brigantio. Devant l'oppidum formidable qui défend le passage, la Durantia procède de deux sources, l'une claire et limpide, l'autre trouble. Isaac s'est dit qu'il était indigne de l'eau claire et, se détournant de la forteresse, il a suivi le torrent. Les chiens bergers sont venus voir qui troublait leur solitude, ils ont fait cercle autour de lui et ont reconduit le vieux gueux de leurs aboiements sauvages. Le sentier se perd, le torrent bondit de cascade en cascade, le ravin est dans le désordre d'un effroyable chaos, débris d'un cataclysme qui semble récent, les montagnes brisées gisent en fragments énormes, les flancs ouverts, leurs assises culbutées et, devant lui, les chamois partent comme des traits ; au dessus de sa tête planent les aigles. Puis c'est le désert sans végétations, sans herbe, le désert de pierre, le fond de l'abîme plus sombre que le tombeau et plus sinistre que la mort, séjour fantastique où tout un monde inerte s'agite dans un invisible et perpétuel movement, où la goutte d'eau se charge d'alluvions et balaye des siècles.

Une minute Isaac parut hésiter. " Monte ! monte ! " lui cria la voix, et l'ascension vertigineuse commença.

Sous ses pieds l'eau tourbillonne et se brise ; il se cramponne à la paroi unie du rocher ; les blocs détachés passent au-dessus de sa tête et s'en vont rouler dans les fonds le fracas de leur chute. Son imagination orientale s'affole à cet infernal spectacle, une force surhumaine le retient en dépit de l'équilibre. Il se traîne, rampe, se redresse, escalade les vagues de pierre de la moraine, cette mer aux lames impossibles et coupantes ; il pénètre entre deux murailles de roc. Le couloir n'est plus qu'une étroite cheminée, il s'y glisse et se hisse arc bouté sur les pieds et les mains, attiré plus haut quand il voudrait se laisser choir dans les gouffres. Bientôt enfin, croit-il, il l'atteindra, ce faîte tant désiré, ce faîte au-dessus duquel il ne verra point d'autre hauteur se dresser ; ce faîte ne sera-t-il pas la fin, la délivrance ? Et il redouble d'ardeur, mais, comme au désert, il est encore le jouet de l'illusion. Après les arêtes nettes, brutales qui se profilent sur l'horizon nu, à mesure qu'il avance, d'autres se lèvent. Il monte, il monte sans trêve, la respiration haletante, les membres crispés, il monte et rougit la pierre de son sang ; il monte jour et nuit et les sommets rougis par le soleil, argentés par la lune, lui servent de phare.

Un matin, quand le jour parut, Isaac se trouva tout à coup entouré d'une clarté éblouissante, son pied glissait sur de la mousse blanche comme sur une dalle humide. Il regarda autour de lui: en face comme de lourdes draperies aux plis épais, des masses de glace en pendentifs sur le rebord d'un palier; au-dessus, dévalant des plus hautes régions, un fleuve immobile, avec ses courants unis et transparents, ses îlots, ses vagues écumeuses de neige, des crevasses noires et des lames soulevées que le soleil teintait de vert d'eau ou de bleu ciel. Sous ses pieds, le glacier gris d'où sourdait une eau grise. Et il y avait d'autres fleuves de glace qui venaient affluer au premier, percés çà et là d'aiguilles noires comme des clochetons; et, cette nappe énorme s'arrêtait net, prête à crouler dans la vallée, comme le faisaient prévoir les sourds grondements des avalanches.

—Seigneur, Seigneur, mes forces s'engourdissent, mon sang est comme la sève des palmiers quand soufflent les vents d'hiver, mes dents claquent comme les sauterelles de Misraïm, mes mains sont plus déchirées que celles des suppliciés qu'on a traînés sur la clale ; faites que je meure, Dieu bon et miséricordieux !

—Marche, marche !

Il fallut qu'il se taillât des pas, qu'il frayât son chemin à travers les neiges, qu'il cherchât entre les crevasses et les murs à pic un passage où se couler ; il disparaissait sous la glace effondrée, une glissade lui faisait perdre le travail d'un jour, il reprenait son bâton et marchait. Au centre des glaciers du mont de Lans, il avançait, ébloui par la blancheur, comme un aveugle ; il ne distinguait plus les côtes arrondies en courbes parfaites sous la neige ondulée, avec le ciel d'un gris noir éclatant; il ne voyait pas devant lui la suprême barrière, la Barre des Ecrins, que jamais être humain n'a franchie, ni le pic, frère cadet du Mont-Blanc, qui avec lui domine l'Europe. Arrêté devant un mur de glace lisse et droit, il s'y tailla des échelons, puis se hissa sur un plateau étroit autour duquel enfin, il ne vit rien que le vide. Au milieu, perçant la couche épaisse, une aiguille esquilleuse de rocher pointait que les vents émiettaient dans l'immensité, il grimpa sur le faîte et là, au-dessus d'un océan de nuages, il tendit les bras au ciel.

—Suis-je enfin arrivé, Dieu bon, au terme de ma peine et ne m'accorderez-vous pas d'entrer dans votre repos ? pitié, Seigneur !

—Soit ! que ton expiation cesse, je veux bien avoir pitié de toi et te faire la grâce de mourir; mais avant, Isaac, il me faut un dernier sacrifice. Tu portes depuis la Judée au fond de la sbira cinq pièces de monnaie, cinq as, auxquels tu tiens plus qu'à la vie et presqu'autant qu'à ton salut; prends-les et jette-les. Pour prix de ton obéissance, non seulement, je t'accorderai ta grâce ; mais je te promets que sur le sol où tombera cet airain, tes fils et tes arrière petits fils, juifs, récolteront de l'or.

Isaac s'affaissa sur les genoux et des larmes roulèrent de ses yeux. Lentement, un à un, il tira les cinq sous du fond de sa besace, les soupesa, les regarda et les baisa, puis il s'accroupit à la mode des savetiers, saisit deux fragments de roche et faisant de l'un une enclume sur laquelle il plaça son premier sou, il frappa avec l'autre. Il martela si fort, que bientôt le bronze fut redut en poussière. Il en fit autant des quatre autres pièces et quand la poudre lui parut suffisamment impalpable, il la prit par pincées et comme le semeur lance le grain dans le sillon, à l'Est, à l'Ouest, au Nord, au Sud, il jeta la semence d'or, et les nuages qui couraient au-dessous l'emportèrent dans le monde entier.

Comme la dernière parcelle s'envolait, Isaac Laquedem disparaissait dans l'éternité.

Le plus grand hôtel du monde.

Non contents de posséder les plus hautes maisons du monde, les New-Yorkais veulent avoir le plus grand hôtel qui ait jamais été construit. D'ici à dix-huit mois, ce sera chose faite.

Les travaux viennent de commencer, à l'angle de la 34e rue et la 5e avenue, dans le centre de la ville, et, d'après les plans que publient les journaux américains, l'hôtel Astoria—c'est son nom—promet d'être une merveille de première grandeur.

Il comportera dix-huit étages, représentant une superficie totale de 90,000 mètres carrés. Plus de trente mille tonnes d'acier entreront dans la construction de l'hôtel et de ses dépendances. La salle des banquets aura 25 mètres de long et la salle de bal 32, avec une hauteur de 13 mètres.

Une innovation qui aura du succès sera un restaurant clos et vitré, entouré d'un jardin et situé sur le toit même de l'édifice, d'où l'on jouira d'un vue panoramique très étendue. On y accédera par deux ascenseurs.

Quant au service, il sera assuré par un millier d'employés.

Le voyage d'une bouteille.

Au mois de juillet dernier, quelques passagers se rendant du Havre à New-York, sur la «Bourgogne,» se sont amusés à jeter à la mer une bouteille soigneusement bouchée et dans laquelle ils avaient renfermé un billet rédigé en français, en anglais et en espagnol, et ainsi conçu :

« 8 juin 1896, au milieu de l'Océan. La personne qui trouvera ceci est priée de le renvoyer à l'adresse indiquée au verso. Récompense : un bon verre de whisky au porteur. »

Au nombre des passagers qui avaient écrit leur adresse au dos du billet figurait M. Ed. Bing, de New-York. M. Bing vient de recevoir de France une lettre d'un M. L. Villedary, qui se dit employé de hôtel de ville à Biarritz, et qui lui annonce qu'il a trouvé la bouteille contenant le billet en question, le 14 avril dernier, sur la côte, près de la villa Mercella, à Biarritz.

La bouteille aurait donc mis à peu près dix mois pour traverser la moitié de l'Atlantique.

RECETTE.

FLAN DE FOIE DE POULET.

Prenez un beau foie de poulet, pilez-le avec un peu de persil et une gousse d'ail si vous l'aimez, ajoutez quatre œufs, sel et poivre, battez bien ; mettez quatre decilitres de petite crème, remuez et versez dans un plat qui aille au four ; coupez quelques bouts de beurre frais par dessus et laissez cuire 20 minutes.

Si vous préférez, faire cuire votre flan dans un moule bien beurré, au bain marie et renversez le sur un plat au moment de servir ; arrosez le d'une sauce tomate ou d'une sauce faite d'un roux brun, mouillé de bouillon avec quelques cornichons coupés.

UN PETIT PRINCE INGENIEUX.

Les journaux anglais racontent une amusante anecdote sur le prince Alexandre, fils de la princesse Béatrice, qui a dix ans. Sa mère lui faisait cadeau, il y a quelques semaines, d'un beau sou verain neuf. Le prince Alexandre se dépêcha de le dépenser, puis, sans pudeur, pria sa mère de lui donner un deuxième souverain. Mais la princesse Béatrice reprocha à son fils ses folles dépenses et repoussa sa requête. Le jeune prince, qui «avait absolument besoin d'argent», résolut d'écrire à sa grand'mère pour lui exposer sa «dèche» précoce.

La reine Victoria avait été avertie: son petit fils reçut, par retour du courrier, une lettre chargée... de remontrances. Un ou deux jours plus tard il répondait en ces termes à son illustre aïeule: «Chère grand-maman, j'ai reçu votre lettre; ne croyez pas que j'aie regretté de ne recevoir que des réprimandes, vos bons conseils ont été fort goûtés. J'ai vendu votre billet 1 liv. 10 sh. à un amateur d'autographes.»

Le bacille de la fièvre jaune.

On annonce de Montevideo que la conférence du docteur Stanarelli, sur l'étiologie et la pathologie de la fièvre jaune, avait attiré un énorme concours de savants.

Le docteur a exposé sa découverte.

D'après lui la maladie est causée par un bacille appelé ictéroïde, très rare dans le sang des malades et des cadavres, et qui disparaît facilement après les injections secondaires dans les cas ordinaires de la maladie.

L'isolement du microbe est difficile; l'étude du corps bactériologique est possible, après vingt-quatre heures de culture à la gélose.

Le docteur Stanarelli a étudié sur des animaux les effets de cette culture. La vaccination des grands animaux est difficile; une année est nécessaire pour un cheval, un mois pour les petits animaux. De petites doses de toxine produisent l'accoutumance chez l'homme et rendent possibles les essais de vaccination préventive.

Le docteur Stanarelli espère obtenir bientôt le serum curatif.

Sa découverte est considérée comme magistrale: elle a provoqué des manifestations enthousiastes.

CHEZ LA VOYANTE.

Les dernières predictions de Mlle Couesdon, d'après l'*Echo du Merveilleux* :

Séance du jeudi 3 juin. Sur un attentat anarchiste prochain :

Des engins seront donnés
L'Anarchie a réglé
Sous peu elle va agir
Dans les et droits aisés
Dans une maison qui va sauter
Ce n'est pas très éloigné
Un scandale s'est passé

Puis l'ange parle des châtiments des désastres déjà annoncés

Je vois une ville s'écrouler
Ce n'est pas très éloigné
Des falaises à côté
Je les vois s'écrouler
La mer tout emporter
Je vois le sol crevasser

Des sauterelles vont venir
Une plante verte dorée
Qui vit, oublie y pousser

La terre sera dépeuplée
Peut être pas de moitié
Mais du moins approché

La France est en danger
Il lui faudra payer
Toutes ses erreurs passées
O la ruine la plus pure !

D'autre part [illegible] suites des progrès [illegible] constamment [illegible] Avec [illegible]

Feuilleton

DE

L'Abeille de la N. O.

OPIUM.

Conte brun.

Les plus fûtés et les plus hardis coquins voyaient tout de suite, en me jaugeant d'un coup d'œil, qu'il n'y avait pas grand'chose à tondre sur moi, autant dire rien, et que ce rien serait d'ailleurs, en cas d'attaque, défendu vigoureusement. Pauvre comme j'étais, et si pauvrement vêtu, mais avec mes bons bras de vingt-cinq ans sous ma mauvaise jaquette, du diable si je craignais les rencontres fâcheuses, même dans ce sinistre quartier où je vivais parmi la pire racaille de Londres ! Grâce à quoi, et aussi à une certaine connaissance du «slang» (argot anglais), je pouvais, en toute sécurité, prendre, selon mon désir, un bain de misère et de crapule dans la vase de ces bas fonds réputés si dangereux.

Je fus donc, non inquiet, du moins assez étonné, le jour où je m'aperçus que j'étais filé, positivement filé, par cet étrange personnage dont la figure, les allures et le costume m'avaient fait dire l'autre nuit :

—Tiens ! le Malais de Quincey !

Il ressemblait, en effet, d'une façon miraculeuse à la fantastique apparition qui passe dans les «Confessions d'un mangeur d'opium.» Même visage cuivré, à la fois blafard et ténébreux, même regard halluciné, mêmes bagues exotiques, même démarche de spectre, et aussi ce je ne sais quoi de rêve et de symbole presque inexprimables, comme si en cet errant surgissait toute l'Asie extasiée d'opium, et comme si l'être vu et touché, bien réel par conséquent, n'était lui même qu'une des fugitives mirageries prenant corps dans cette extase.

Oui, tel il m'était apparu l'autre nuit, cet étrange personnage, la nuit où j'étais allé rendre visite, en un de ses palais, au «juste, puissant et subtil opium,» comme dit Quincey le Visionnaire.

Palais combien lamentable, d'ailleurs ! [illegible] petite [illegible] boutique, [illegible] pour tout [illegible] vous avait [illegible] garde. Et [illegible] haut des [illegible] leux étales [illegible] leurs hardes [illegible] des, de leurs [illegible] cette chambre [illegible] plafond, sur [illegible] flammé d'une [illegible] tout de même [illegible] miraculeuses [illegible] sommeil en les [illegible] les plus paradisiaques [illegible]

—Tiens ! le Malais de Quincey !

Oui, c'est [illegible] j'avais dit [illegible] voyant entrer la [illegible] face de mon étrange personnage [illegible] et ou le suivant quelques instants après, mais longtemps. Longtemps, au cours d'interminables voyages où il avait été mon guide, silencieux, énigmatique, parmi toutes les flores, toutes les faunes, toutes les architectures, toutes les foules, toutes les lumières multicolores et toutes les ténèbres voluptueuses du plus merveilleux et du plus monstrueux Orient.

Si bien qu'au réveil, au retour de ce magique pèlerinage, quand je m'étais retrouvé sur le divan de bois, entre deux tas de chair

---

—Essayez donc ! fit rageusement Nénest.

—Aurais-tu un couteau dans ta poche ? Pauvre petit ! je t'aurais écrasé avant seulement que tu parviennes à l'ouvrir. Econte ! je ne m'adresse plus à rien de bon en toi ; ce serait peine perdue ; je te propose loyalement le marché de tout à l'heure. Voici les trois cents francs.....

Albarède les mit sur la table.

—Je vais passer deux, trois, quatre jours à Paris, je ne sais pas au juste ; après quoi je retournerai auprès de celle que tu oses appeler ta sœur. Viens chez moi, un matin, quand tu voudras : je te donnerai les autres deux cents francs, à la condition que tu auras retenu, toi-même, ton passage, rue Auber, à la Compagnie Transtlantique, où tu diras que c'est moi qui paye le passage ; j'en aviserai, de mon côté, le directeur. Et que, dans quinze jours, tu sois à New York,....ou autre part.... peu importe !

Timidement, Nénest avança la main vers les trois cents francs.

Albarède l'arrêta.

—Pardon ! Ta parole.... en admettant qu'elle ait quelque valeur.

Sérieusement, Nénest s'inclina.

—Il suffit qu'il n'y a pas moyen de [illegible] ment, monsieur Albarède.

—Tu dites ?

—Je [illegible] Albarède.

—[illegible] compte que, si tu me désobéissais, je te ferais coffrer ?

—Oui, monsieur Albarède.

Nénest put empocher les trois cents francs.

Il aurait promis tout ce qu'on aurait voulu pour cela.

—Et maintenant, dit rudement Albarède, débarrasse le plancher.

L'élégant vicomte ne se le fit pas dire deux fois ; et, sans avoir même essayé d'embrasser sa mère, il disparut.

Mais la porte était à peine refermée sur lui qu'il lançait, gaminement, un pied de nez à Albarède invisible, et il prononçait cyniquement :

—Compte sur ma parole, mon bonhomme !.... Imbécile, va !.. Enfin, j'en ai tiré trois cents balles... C'est pas riche ; mais c'est toujours ça !

Quant à Albarède, il était en train de consoler la pauvre Mme Laval, accablée par cette odieuse scène....

Et parmi ses consolations étaient celle-ci :

—Les choses sont bien ainsi, allez.... Peut-être n'auriez-vous jamais consenti à m'avouer la vérité.... Et maintenant, je la sais, à n'en plus douter... Et c'est pour le bonheur de Suzanne....

Sans songer à demander à Albarède de quelle façon il avait découvert leur secret, Mme Laval répliqua :

—Mais qu'elle va me gronder ! Nous nous étions si bien juré, l'une à l'autre, que rien, jamais, ne nous arracherait le mystère de notre vie !.... Mon Dieu ! mon Dieu ! il a fallu cela !

— De telle sorte que Suzanne savait aussi bien que vous ?....

— Oui...

— Noble fille ! Et... à quelle époque lui avez-vous révélé ?...

Mme Laval eut un tressaillement de tout son être.

—Oh ! mon ami, mon ami, dois-je donc tout vous dire ?

— Il s'agit du bonheur de Suzanne ! N'hésitez pas à parler !

—Eh bien....eh bien, c'était cette nuit fatale, où mon bonheur à moi fut brisé.... Jusqu'alors, ni l'un ni l'autre de mes enfants n'avait rien su.... J'attendais un moment favorable... J'attendais surtout que mon fils fût devenu un homme vraiment sérieux.... Et puis, c'était de l'égoïsme aussi : je ne voulais pas perdre ma Suzanne, je l'aimais tant !

—Je comprends cela....Après...

—Après ?.... Oh ! ne me demandez pas trop de détails !

—Rien que l'essentiel, parlez !

—Suzanne était couchée, et je la croyais bien endormie, lorsque ce malheureux rentra et me dit qu'il lui fallait une somme énorme pour le sauver.... Et cette somme, je pouvais la réaliser, disait-il, puisque j'en touchais la rente..... Je dus lui répondre que cette somme était à Suzanne seule.... Et... e sur les soupçons abominables qu'il osa formuler alors, je dus lui déclarer enfin que Suzanne n'était pas sa sœur....

—Et je parie que Suzanne écoutait ?

—Notre entretien avait fini par l'éveiller.

—Et, interrogea Albarède, abasourdi, elle savait donc que ce malheureux lui était totalement étranger lorsqu'elle sacrifia ses quarante mille francs pour le sauver ?

—Oui.... oui, malgré tous mes efforts pour empêcher ce bien inutile sacrifice.... C'est le remords de ma vie.... Mais Suzanne me voulait toujours absolument, passionnément pour mère.... Et.... je n'ai pas eu le courage de ne plus la vouloir pour fille....

A continuer

ÉLÉGANCE.

Le trèfle à quatre feuilles se balancera sous forme d'éventail d'été dans les mains les plus élégantes. Un groupement très amplifié des quatre folioles avec leur tige, artistiquement peint, forme tout l'éventail monté sur un bois de cèdre. Les contours en sont largement découpés. La forme et le ton donnent un ensemble fort gracieux. De plus, le trèfle à quatre feuilles est, chacun le sait, un infaillible porte-bonheur.